Cyrille Druart

ACCRO DE L'ARGENTIQUE

Si la prise de vue numérique est devenue la norme, il reste quelques inconditionnels des supports et boîtiers argentiques. Cyrille Druart est de ceux-là. Cet architecte de profession voit même une passerelle entre son métier et sa pratique photographique. Rencontre avec un adepte du noir et blanc qui envisage l'humain et l'urbain en géomètre sensible.

Stockholm, Suède, 2017 - Leica M7

Dire que les passionnés d'architecture font de bons composeurs d'images serait un raccourci facile et réducteur. On ne peut nier cependant qu'ils ont une aisance à saisir certains détails et à agencer lignes et volumes dans un espace en deux dimensions. Leurs photos attestent généralement d'un sens du graphisme exigeant et harmonieux. Le parcours de Cyrille Druart le destine très vite au métier d'architecte quand, fraîchement sorti de l'ESAG-Penninghen (École Supérieure d'Arts Graphiques et d'Architecture Intérieure), il part s'installer à Londres où il se voit proposer un projet pharaonique sur 7000 m2 : l'I-WAY, premier site au monde entièrement consacré à la simulation automobile dynamique, basé à Lyon. Il a 25 ans. La photographie est alors un passe-temps relégué en arrière-plan de ses priorités, même s'il garde le souvenir des tirages argentiques effectués lors de sa formation et du plaisir ressenti à leur contact.

Le retour à la photographie se fait à l'orée 2010. Soucieux d'avoir un retour sur sa production, Cyrille décide d'envoyer une sélection de ses clichés du Japon, pays qu'il affectionne au plus haut point, à un certain Raymond Depardon. Rien que ça. Ce dernier, enthousiaste et bienveillant, aiguille alors le jeune architecte vers le travail de Daidō Moriyama, artiste réputé au pays du soleil levant. La connexion faite, Cyrille Druart découvre d'autres artistes grâce aux suggestions de Google : Hiroshi Sugimoto, Shōmei Tōmatsu, sans oublier Henri Cartier-Bresson dont il se sent particulièrement proche.

Malgré les encouragements du maître, l'architecte reste timoré à l'idée de présenter ses images à plus grande échelle, ne se sentant pas à la hauteur des photographes déjà sur le circuit. Cela ne l'empêche pas d'en envoyer quelques-unes à différents médias en ligne dont les retours positifs l'incitent par la suite à contacter des galeristes, histoire d'avoir une idée du potentiel commercial de son travail. C'est ainsi qu'il entre en contact avec la galerie Philia qui lui propose de le représenter et vend désormais ses photos à des particuliers, collectionneurs, décorateurs…

Chasseur d'Images - Comment décrirais-tu ton approche de la prise de vue ?

Cyrille Druart - Je ne m'impose pas de règle. Je trimballe toujours l'appareil, quitte à ne pas faire de photos. Je ne cherche rien de particulier, en fait. Si je vois quelque chose qui me tape dans l'œil, j'essaie de voir ce que je peux en tirer, mais je ne pars jamais avec une idée précise. Ça crée une certaine excitation. Sur le moment, je me coupe du monde, je suis très concentré. Je mets souvent de la musique pour m'isoler.

Il semble exister un lien fort entre ton activité professionnelle d'architecte et ta pratique photographique. La photo te sert-elle d'exutoire ?

C'est plus un complément qu'un exutoire. J'ai

Aberdeen, Écosse, 2014 - Ricoh GR1s

"Je trouve le numérique trop brutal en général, trop net, trop parfait. Ça ne correspond pas à l'idée que je me fais du rendu de mes images."

Paris, France, 2016 - Nikon FM2

Ci-dessus, de haut en bas -
Bangkok, Thaïlande, 2013 - Mamiya 6
Tokyo, Japon, 2010 - Rolleiflex 3.5E

Ci-contre -
France, 2009 - Hasselblad Xpan

une vraie passion pour la géométrie et en architecture je monte des projets assez graphiques. L'architecture telle que je la photographie n'est pas conventionnelle. Quand je fais de la photo, je vois parfois des formes intéressantes à exploiter en architecture. Les deux domaines se nourrissent l'un l'autre. La prise de vue, ce n'est pas quelque chose que je fais pour me changer les idées, cela reste encore de l'architecture.

Malgré la présence humaine et le contexte urbain, il règne une forme d'absence dans tes images. Comment l'expliques-tu ?

Depuis le début, j'ai pris des silhouettes ou des personnes seules. Je m'en suis détaché un peu maintenant pour des photos plus "vides" mais dans lesquelles on sent une présence, une empreinte humaine. Je cherche davantage à représenter la condition humaine que l'anecdote. Les positions dans lesquelles on se met soi-même, parfois inhumaines d'ailleurs, surtout dans les grandes villes.

Y a-t-il des lieux qui t'inspirent plus que d'autres ?

Tokyo reste une ville que j'adore et qui m'inspire chaque fois que j'y retourne. Toutes ces inscriptions dont je ne saisis pas le sens ont un effet très graphique. Je préfère m'en servir avant de comprendre mes possibles erreurs. On peut vite trouver tout très beau là-bas. En revanche, Paris ne m'inspire pas du tout. J'y suis né, j'y ai grandi, mais c'est difficile de photographier quelque chose que l'on connaît et que l'on voit tous les jours. Je n'arrive à rien. Tokyo reste exotique même si très urbaine comme New York. Une douceur de vivre s'en dégage, une culture et un raffinement qui rendent la ville agréable. Et la lumière est très belle quand elle se reflète dans les rues et les vitres des gratte-ciel.

Avec quoi photographies-tu ?

Mon père m'a offert mon premier appareil, un Nikon FM2, un argentique bien connu des reporters pour sa robustesse, et dont je me sers encore aujourd'hui. Il est toujours agréable de pouvoir compter sur du matériel comme ça. En 2008, j'ai acheté mon premier numérique, un Nikon D300 que j'ai vite revendu pour un D700. J'ai désormais un D800 que j'utilise en studio pour faire des natures mortes. À cause de l'éclairage d'appoint, j'ai besoin de voir le résultat immédiatement pour faire les ajustements. Je l'utilise assez peu dans les rues, car la lumière peut changer très vite. J'ai eu trop de mauvaises surprises avec des éléments irrécupérables dans les images. Je suis donc revenu à l'argentique avec lequel j'ai la garantie de pouvoir exploiter mes images dans les hautes et basses lumières même si je me trouve à faire n'importe quoi. N'étant pas un fou de technique, je vois bien que c'est plus

(Suite page

Page de droite -
Tokyo, Japon, 2011 - Ricoh GR1s

Tokyo, Japon, 2003 - Nikon FM2

Ci-dessous et à droite –
France, 2016 - Leica M7

(Suite de la page

simple de travailler en argentique qui encaisse tout, surtout en noir et blanc. J'ai testé pas mal d'appareils et désormais j'utilise un Leica M7. J'ai aussi un moyen format, un Mamiya 6, dont j'apprécie le télémétrique et le silencieux. Les images produites par le Mamiya présentent des dégradés très doux et sans grain, très agréables. Je trouve le numérique trop brutal en général, trop net, trop parfait. Ça ne correspond pas à l'idée que je me fais du rendu de mes images. Et cela mène aussi à une multiplication des fichiers, or je n'ai pas envie de passer mon temps à éditer mes photos.

As-tu été tenté de travailler en couleur ?

J'aime tellement le noir et blanc que je ne me suis jamais posé la question. Cela réduit mon choix de films, T-Max et Tri-X en l'occurrence. Mais cette limitation me permet aussi d'être plus créatif. En découvrant une photo numérique en couleur, on peut être tenté de la passer en noir et blanc mais cela ouvre trop de possibilités. Je préfère être fixé dès la prise de vue et faire avec. Si la photo est ratée, je sais que c'est de ma faute. Cela demande plus d'exigence. Certains disent que le numérique permet d'apprendre la photo plus vite, je n'en suis pas si certain. Pas de bords noirs non plus en numérique, ce qui fait que l'on peut être tenté de retailler ; l'argentique appelle plus de rigueur au cadrage. Il t'impose d'être bon dès la prise de vue.

Il y a comme un rituel sacré dans ton approche de la photo, dans ton rapport à l'appareil…

Ce boîtier plein d'électronique mais en même temps très basique dans son fonctionnement a quelque chose de fascinant. Je prends du plaisir à réfléchir à l'appareil photo ; c'est la seule chose au monde à pouvoir arrêter le temps. Technologie mise à part, le numérique n'a en soi rien inventé de plus. La forme et la fonction restent les mêmes. Avec le numérique, je n'ai pas la même sensation qu'avec l'argentique, ce sentiment organique de réellement faire quelque chose.

Propos recueillis par Frédéric Polvet
www.cyrilledruart.com